

Zeitschrift: Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

Herausgeber: Schweizerische Asiengesellschaft

Band: 40 (1986)

Heft: 2

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Comptes rendus

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BUCHBESPRECHUNGEN – COMPTES RENDUS

Tibetan and Buddhist Studies, commemorating the 200th Anniversary of the Birth of Alexander Csoma de Kőrös. Edited by Louis LIGETI. (Adiutores: Géza BETHLENFALVY et Alice EGYED.) Volumes 1 and 2. Budapest, Akadémiai Kiadó, 2 vol., 387, 440 p., portrait.

Les orientalistes de Hongrie et du monde entier ont pu commémorer l'année dernière le deux centième anniversaire de la naissance d'une des plus hautes figures des études orientales en Occident, Alexandre Csoma de Kőrös (1784–1842), fondateur des études tibétaines. C'est à cette occasion qu'est sorti l'ouvrage qui fait l'objet du présent compte rendu. Le nom de Csoma patronne en outre une série de *symposia* de haute tenue, qui ont eu lieu en 1976, 1979, 1981 et 1984.

D'une présentation impeccable, les deux volumes des *Tibetan and Buddhist Studies* réunissent quarante-six contributions dont nous pensons utile de donner ici la liste, malgré sa longueur relative:

1. BECKWITH, Christopher I. A hitherto unnoticed Yüan-Period Collection attributed to 'Phagspa.
2. BETHLENFALVY, Géza. The *Śatagāthā* attributed to Vararuci.
3. BIRA, Sh. Some Extracts from Sh. Damdin's Manuscript Copy of the *Hu-lan deb-ther*.
4. BLONDEAU, Anne-Marie. Le «découvreur» du *Mañi bka'-'bum* était-il bon-po?
5. BONGARD-LEVIN, G. M. A new Fragment of the Sanskrit *Sumukhadhāraṇī*.
6. CHANG, Kun, and Betty Shefts CHANG. The Spoken Tibetan Verb *kaṅ*.
7. CSETRI, E. Csoma de Kőrös's Life before his Oriental Journey.
8. CZEGLÉDY, K. The Foundation of the Turfan Uyghur Kingdom.
9. ECSEDY, Ildikó. Nanchao: an Archaic State between China and Tibet.
10. EGYED, Alice. Notes on the Origin of Tibetan Religious Music.
11. EIMER, Helmut. Zur Stellung des Narthang-Druckes in der Überlieferung des tibetischen Kanjur.
12. EMMERICK, R. E. Tibetan Lexical Notes.
13. FEHÉR, Judit. Buddhapālita's *Mūlamadhyamakavṛtti* – Arrival and Spread of *Prāsaṅgika-Mādhyamika* Literature in Tibet.
14. FERENCZY, Mary. The Formation of Tangut Statehood as seen by Chinese Historiographers.
15. HAHN, Michael. Zu den Quellen einiger Strophen aus Sa skya Paṇḍita's *Su-bhāṣitaratnanidhi*.
16. HORVÁTH, Zoltán. Structure and Content of the *Chad-ma rigs-pa'i gter*, an Epistemological Treatise of Saskya Paṇḍita.
17. IMAEDA, Yoshiro. Memento chronologique (*bstan-rtsis*) du calendrier bhoutanais.
18. KARA, G. A Sbra-nag Glossary in Grum-Gržimajlo's Travels.

19. KAWAMURA, L. S. Thus Have I Said – A Preliminary Study of the Tantra.
20. KYCHANOV, E. I. From the History of the Tangut Translation of the Buddhist Canon.
21. LIGETI, Louis. La version mongole des *Douze actes du Bouddha*.
22. LINDTNER, Christian. Bhavya's Controversy with Yogācāra in the Appendix to *Prajñāpradīpa*, Chapter XXV.
23. LOKESH CHANDRA. Vaipulya Sūtras and the Tantras.
24. LÓRINCZ, László. Märchen, Sagen und Schwänke vom Dach der Welt (Tibetische Tiermärchen und Dre-mo-Märchen).
25. MACDONALD, Alexander W. Religion in Tibet at the time of Srong-btsan sgampo: Myth as History.
26. MALANOVA, T. On the Sanskrit Subhāṣita-Literature in Tibet.
27. MARTINOV, A. S. The Sa-skya Episode in the Nepal Campaign of 1791–1792.
28. MEJOR, Marek. A Contribution to the Biography of Vasubandhu from Tibetan Sources.
29. MILLER, Roy Andrew. Linguistic Devices and Techniques in the First Tibetan Grammatical Treatise.
30. PRATS, Ramon. Tshe-Dbañ-Nor-Bu's Chronological Notes on the Early Transmission of the *Bi Ma Sñiñ Thig*.
31. RICHARDSON, H. E. Reflections on *Translation of a Tibetan Passport dated 1688 A. D.* by Alexander Csoma de Kőrös, 1833.
32. RONA-TAS, A. Some Remarks on the Vowel System of Spoken Tibetan.
33. ROSSI FILIBECK, Elena de. Names of Known and Less Known Places in Yer Pa.
34. SÁRKÖZI, Alice. A Tibeto-Mongolian Manuscript of Lexicographical Explanations to the *Rgyud-bži*.
35. SAVITSKY, L. S. Tunhuang Tibetan Manuscripts in the Collection of the Leningrad Institute of Oriental Studies.
36. SCHUH, Dieter. Recht und Gesetz in Tibet.
37. SOMLAI, G. Preliminary Investigation of a Tibetan Medical Chart.
38. TATÁR, Magdalena. Nature Protecting Taboos of the Mongols.
39. TAUBE, Manfred. Nachlese zum Mongolischen Turfanfragment des *Bodhicaryāvatāra*.
40. URAY, Géza. The Earliest Evidence of the use of the Chinese Sexagenary Cycle in Tibetan.
41. WANG Yao. Study on the Names and the Location of the *Skya Ring* and the *Sngo Ring* two big lakes at the source of the Yellow River.
42. WAYMAN, Alex. the Interlineary-type Commentary in Tibetan.
43. WOJTILLA, Gyula. Notes on Popular Śaivism and Tantra in Eleventh Century Kashmir (A Study on Kṣemendra's *Samayamātrkā*).
44. WYLIE, Turrell V. Khubilai Khaghan's First Viceroy of Tibet.
45. YAMAGUCHI Zuihō. Methods of Chronological Calculation in Tibetan Historical Sources.
46. ZIEME, Peter. Indischer Schlangenzauber in uigurischer Überlieferung.

Une appréciation critique de ces contributions dépasserait largement la compétence du signataire. Nous avons toutefois tenté de les grouper par sujets, sans nous dissimuler ce qu'une telle opération a de sommaire et d'arbitraire. (En fait, trois articles ont résisté à ce traitement, et se trouvent cités par deux fois dans le relevé qui va suivre: ce sont le n° 4, qui intéresse à la fois l'histoire, l'histoire littéraire et les religions tibétaines; le n° 13, qui porte sur le bouddhisme indien et sur l'histoire du bouddhisme tibétain; le n° 20, qui trouve sa place aussi bien sous la rubrique des Tangut que sous celle du bouddhisme.)

Le domaine tibétain occupe, comme il se doit, la plus grande part: 28 contributions sur 46. En les répartissant par disciplines: Chronologie: 17, 30, 40, 45. Droit: 36. Géographie: 41. Histoire et littérature historique: 3, 4, 27, 31, 44. Langue: 12, 29; 6, 32 (langue parlée); 18 (dialectologie). Littérature profane: 24. Médecine: 37. Musique: 10. Religion (principalement le bouddhisme) et littérature religieuse: 4, 11, 13, 19, 25, 33, 42; plus 16 (épistémologie bouddhique). Tangut (Xixia): 14, 20.

Les autres contributions se répartissent comme suit:

Biographie de Csoma de Kőrös: 7. Cet article apporte des renseignements du plus haut intérêt sur les débuts de Csoma, qui fut soutenu par une vigueur intellectuelle, morale et physique hors de pair, mais longuement retardé par une rigoureuse pauvreté. L'information fournie est particulièrement bienvenue, car elle se fonde massivement sur des pièces d'archives et sur des ouvrages en hongrois, peu accessibles au lecteur moyen.

Asie centrale (Ouïgour): 8, 46. Domaine chinois: 1 (bouddhisme), 9 (histoire). Dunhuang: 35. Domaine indien: 5, 13, 22, 23, 28 (bouddhisme); 43 (śivaïsme). Domaine mongol: 21, 34, 38, 39. Trois contributions sur la littérature gnomique (*subhāṣita*), sanscrite et tibétaine: 2, 15, 16.

Si maintenant nous regroupons les contributions sur le bouddhisme, comme le titre même de la publication y invite, nous trouvons quatre articles sur le bouddhisme indien (5, 22, 23, 28); un portant à la fois sur le bouddhisme indien et tibétain (13); sept consacrés plus ou moins exclusivement au bouddhisme tibétain (4, 11, 16, 19, 25, 33, 42); un sur le bouddhisme chinois (1), un sur le bouddhisme des Tangut (20), deux sur le bouddhisme mongol (21, 39); soit en tout seize contributions sur le bouddhisme.

Les *Tibetan and Buddhist Studies* constituent un véritable florilège des études tibétaines. Sur maint sujet, on y trouve exposé l'état le plus récent de la recherche. Félicitons nos collègues hongrois et leurs collaborateurs venus de partout pour leur admirable effort de coordination, d'investigation et d'information.

Jacques May

HEINRICH DUMOULIN, *Geschichte des Zen-Buddhismus*. Band I: Indien und China. Francke Verlag, Bern/München, 1985. XV + 382 Seiten.

Dieses Werk des Zen-Historikers Heinrich Dumoulin ist der erste Band der neuen, auf zwei Bände angelegten Geschichte des Zen-Buddhismus. Darin wird die Geschichte in Indien und China bis zum Ende der Sung-Zeit (1279) nachgezeichnet.

Wie der Autor im Vorwort selbst schildert, ist das Buch entstanden aus dem Plan heraus, seine erste «Geschichte des Zen» (Bern, 1959) zu überarbeiten; das Resultat ist jedoch ein neues, viel umfangreicheres Werk (S. IX). In der Einleitung nimmt der Autor als Historiker Stellung zu einer Kontroverse zwischen dem Chinesen Hu-Shih und D. T. Suzuki, die in den fünfziger Jahren in der Zeitschrift «Philosophy East and West» ausgetragen wurde. Wie immer in solchen pointierten Kontroversen liegt die Wahrheit wohl irgendwo in der Mitte. So kommt H. Dumoulin zu dem Schluss, dass die Geschichte für das Verständnis des Zen zwar nicht völlig wertlos ist (Suzuki), dass Zen aber auch nicht allein aus der Geschichte her verstanden werden kann (Hu-Shih). «Die Geschichte wird in ihre Grenzen verwiesen» (S. 4).

Der erste Teil des Buches (4 Kapitel) behandelt die «Anfänge und Wurzeln in Indien». Darin zeigt der Autor sehr ausführlich, dass der Zen-Buddhismus ganz eindeutig im indischen Gedankengut (Yoga) und natürlich im Mahāyāna-Buddhismus und seinen Sutren gründet, dass er eben nicht nur eine «spezielle Überlieferung ausserhalb der Schriften» ist, die aus dem Nichts plötzlich entsteht. Nach meiner Ansicht ist das einer der wichtigsten Teile des Buches, räumt er doch mit dem von vielen gerne gehegten Vorurteil auf, Zen habe *überhaupt* nichts mit dem Studium von Schriften zu tun. Diese Ansicht, von vielen vertreten, muss als eindeutig falsch bezeichnet werden. Es sollte eigentlich auch jedem auffallen, der sich etwas mit dem Schrifttum des Zen befasst hat, dass es darin von Zitaten – nicht nur aus Sutren – sondern auch aus Schriften anderer Zen-Meister, taoistischer, konfuzianistischer und «weltlicher» Literatur nur so wimmelt. Zen ist eben auch ein geschichtliches Phänomen, und also ist er abhängig vom geistigen Umfeld, in dem er entsteht, in dem er wirkt und andererseits wieder beeinflusst wird. Dass Zen mit dem Gedankengut, dem er entspringt, teilweise völlig neu und radikal umgeht, darf wohl mit Fug und Recht behauptet werden. Doch darf man darüber auf keinen Fall die geistigen Hintergründe des Zen gänzlich vernachlässigen.

So schreibt Prof. Dumoulin zu Beginn des zweiten Teils «Entstehung und Blüte in China»: «Unleugbar liegt die Erleuchtungserfahrung jenseits der sprachlich fassbaren Vernunftkategorien. Dieser Umstand kann jedoch nicht von der sorgfältigen Prüfung der geschichtlichen Bedingtheiten des Gesamtphänomens des Zen dispensieren» (S. 65). Und in bezug auf «die verwunderlichen Dinge» (S. 166), die vor allem während der T'ang-Zeit (618–907) in den Klöstern geschahen, heisst es: «... aber mit dem Verbrennen von Buddha-Bildern und Sutren ist kein Angriff auf den heiligen aus dem Shākya-Geschlecht und seine Lehre gemeint. Das Wort Ikonoklasmus trifft hier nicht die Sache. Es handelt sich nicht um ein zielstrebiges fanatisches Vorgehen gegen Bilder und Schriften, eher um ein leichtes Spiel, das vom Erlebnis her-

rührt und eine unvorstellbare Freiheit symbolisch ausdrückt. Wenn der Rausch der Begeisterung verschäumt ist, finden sich die Zen-Mönche zur Sutrenrezitation vor dem Buddha-Bild ein» (ebenda).

Auch dieser zweite Teil beginnt mit einer ausführlichen Betrachtung der frühesten Geschichte des Zen in China; das erste der neun Kapitel in diesem Teil behandelt die «Vorbereitung im chinesischen Buddhismus», die nächsten drei Kapitel behandeln die Frühgeschichte vom halb-legendären «Gründer» Bodhidharma bis zum 6. Patriarchen Hui-neng (638–713). Die restlichen fünf Kapitel (V–IX) behandeln dann die Geschichte bis zur Sung-Zeit. Dabei richtet Prof. Dumoulin sein Hauptaugenmerk auf die grossen Gestalten und die wichtigsten Ideen (z.B. die fünf Stände des Sōtō-Zen) dieser Zeit; so widmet er Lin-chi (Rinzai, gest. 866/67) ein ganzes Kapitel.

Man könnte hier vielleicht einwenden, dass dabei immer nur wieder die selben, bekannten Namen erwähnt werden, doch ist ja Prof. Dumoulin's Absicht, eine Gesamtgeschichte des Zen zu schreiben, basierend auf den neuesten Einzelstudien und Monographien, und nicht, eine einzelne Epoche genau zu untersuchen. So muss er sich auf die Meister konzentrieren, die wichtiges zum Zen-Buddhismus beitrugen.

Ein grosser Mangel für mich persönlich ist jedoch, dass die Geschichte des Zen in China mit der Sung-Zeit, wie oben bereits erwähnt, aufhört. Die Sung-Zeit ist sicher in gewisser Weise ein zweiter Höhepunkt: Zen wirkt auf den Neo-Konfuzianismus, die Kunst, die Methode des Kōan wird vollendet. «Das Stichwort der Sung-Periode ist Methodisierung und Systematisierung...» (S. 226f.). Auch ist eine gewisse Verflachung durchaus festzustellen, doch ist die Geschichte des Zen Ende der Sung-Zeit nicht beendet. Gerade die synkretistischen Tendenzen, die in der Sung-Zeit stark hervortraten, waren schon viel früher zu erkennen (Tsung-mi, Shūmitsu, 780–841 z.B.) und bieten ein faszinierendes Bild in den folgenden Perioden Yüan (1280–1367) und Ming (1368–1643). Ausserdem darf nicht vergessen werden, dass es eben gerade dieser Ming-Buddhismus war, den Yin-yüan Lung-ch'i (Ingen Ryūki, 1592–1673) 1654 nach Japan brachte, und der später (1876) den Namen Ōbaku[-Zen] bekam und die dritte grosse japanische Zen-Schule – neben Rinzai und Sōtō – bildet.

Der Autor ist sich dieses Mangels auch durchaus bewusst und verweist mit Recht auf das spärliche Material über den Zen dieser Zeitspanne (Gespräch vom 1.8.1985). Doch wäre es meiner Meinung nach dringend nötig, auch endlich einmal diese Zeit in der Zen-Geschichtsschreibung zu berücksichtigen, schon um nicht immer dasselbe Vorurteil über Ōbaku-Zen, das sei kein reiner Zen, «nur» Nembutsu-Zen, zu wiederholen. Denn historisch ist der Begriff «reiner Zen» nicht haltbar. Man kann in der Geschichte des Zen so viele Veränderungen feststellen, dass es meines Erachtens nach unmöglich ist, *den* «reinen Zen» festzumachen. Dies wird einem nach der Lektüre dieses Buches ganz klar.

Die Übersetzungen der Zitate, die Prof. Dumoulin immer wieder zur Verdeutlichung einflieht, sind durchwegs sehr adäquat. Ein ausführlicher Anhang beschliesst das Buch. Besonders wertvoll sind die Traditionstafeln auf den Seiten 355–364.

Leider gibt es im Buch jedoch einige Druckfehler, die das Verständnis etwas erschweren. Nachstehend seien die wichtigsten aufgeführt:

S. 48 Zeilen 13/14: «Alle Dinge (dharma) existieren nicht und existieren zugleich nicht.»

Sollte heissen: «... und sind zugleich nicht nicht-existent.»

S. 55 Zeile 19: Shōtoku Taishi lebte von 574–622 und nicht 662.

S. 70 Zeile 36: tathāta; richtig: tathatā.

S. 161 Zeile 34: Te-shan lebte von 782–865 und nicht 789–865.

S. 165 Zeile 1: Enni lebte von 1201/2–1280 und nicht 1261–1280.

S. 339 Yüan beginnt 1279 und nicht 1271.

Alles in allem ist es jedoch ein hervorragendes Buch und ich warte mit freudiger Gespanntheit auf Band II.

Dieter Schwaller

JEAN CHALON, *Le lumineux destin d'Alexandra David-Neel*. Librairie Académique Perrin, Paris (1985), 498 pages.

Sur le fond d'une ancienne esquisse biographique de JACQUES BROUSSE («Alexandra David-Neel, l'Aventure et la Spiritualité», éditions Retz, 1978), Jean Chalon a publié un ouvrage longtemps attendu: la première biographie détaillée de l'orientaliste française ALEXANDRA DAVID-NEEL. Si la publication de son «Journal de voyage» par Marie-Madeleine Peyronnet – la secrétaire qui s'est occupée d'elle pendant ses dix dernières années – nous avait livré bien des détails de sa vie, puisque ce «journal» était en fait la somme des lettres à son mari, une biographie digne de ce nom était encore nécessaire pour éclairer les aspects de sa destinée qui ont précédé son mariage d'une part, et ceux qui ont suivi la mort de Philippe Neel d'autre part, et pour faire la synthèse de la vie et de l'œuvre.

Dans le domaine purement biographique, l'ouvrage est bien documenté. La masse de détails sur la plus tendre enfance de l'héroïne, par exemple, est même excessive. Par contre, il est intéressant de découvrir le monde intellectuel post-communard exilé à Bruxelles, que fréquentait – toujours accompagné de sa fille – le père de la jeune Alexandra, et amusant de suivre ses premiers contacts d'adolescente avec le Bouddhisme à travers ses séjours dans les cercles mystiques londoniens et parisiens de la fin du siècle dernier. Le mélange d'esprit de révolte, de conscience sociale, d'aspirations religieuses et d'esprit positif – presque scientifique déjà – de la jeune fille, est bien caractérisé. Quant aux péripéties – mieux connues grâce à ses livres – de ses voyages, de son mariage et de sa vie d'exploratrice, Chalon ne nous en fait naturellement pas perdre une miette.

Si le livre de Jean Chalon a donc quelques avantages – en particulier celui d'être assez complet et relativement bien écrit – il a par contre bien des faiblesses. La première, c'est de manquer d'esprit critique. Son admiration pour la forte personnalité d'Alexandra David-Neel a fait perdre à l'auteur la distance nécessaire au bon biographe, et lui a fait prendre trop à la légère les nombreuses contradictions – bien humaines naturellement – qui ont existé entre les attitudes réelles de cette savante et explo-

ratrice, et les attitudes de vie idéales qu'elle professait elle-même – et avec quelle connaissance de cause! – en se basant sur sa profonde science du Bouddhisme. La seconde faiblesse de l'ouvrage chalonien est également due à l'aveuglement: ébloui par le côté aventureux de la vie de son héroïne, et donc ébloui par les livres où elle a décrit l'Orient – et surtout le Tibet – et les aventures qu'elle y a vécues, l'auteur n'a pas su mettre assez en valeur l'œuvre théorique de l'orientaliste française; en effet, l'importance limitée qu'il attache aux ouvrages proprement scientifiques de Madame David-Neel n'est pas à l'échelle de leur poids considérable, qu'il s'agisse de connaissance du Bouddhisme – surtout tantriste et lamaïste – ou qu'il s'agisse d'information plutôt ethnologique sur le Tibet et sur les régions environnantes (une des qualités d'Alexandra David-Neel – qualité qu'elle partage d'ailleurs avec une ethnologue professionnelle comme Margaret Mead – est d'avoir su, à l'inverse de la plupart de ses collègues masculins, présenter de façon extrêmement vivante et humaine les modes de vie des peuples dits exotiques).

Enfin le dernier défaut du livre est un défaut typiquement français, qui se rencontre dans presque tous les ouvrages publiés dans ce pays: le laisser-aller dans la documentation et dans l'aide au lecteur. Mais ce défaut est tellement marqué dans le livre de Chalon qu'il faut vraiment le souligner en détails: pas d'index alphabétique, ni des sujets ni des noms (il semble qu'un tel travail soit au dessous de la dignité de la plupart des auteurs français!), pas de dates de publication (sic) dans la liste bibliographique des ouvrages d'Alexandra David-Neel, listes des ouvrages par maisons d'éditions établies dans n'importe quel ordre (ni chronologique ni alphabétique!), nombreux livres cités dans le texte mais absents dans la liste bibliographique finale (resic), pas de bibliographie des auteurs connexes, indications des sources généralement défectueuses (il manque souvent soit l'auteur, soit la page, soit l'éditeur!), pas d'indication de «crédits» pour les photographies, pas de carte de l'Asie ni même du Tibet, etc. On le voit: pour un travail bâclé, c'est un travail bâclé. Malheureusement, il va falloir s'en contenter jusqu'à la publication d'un ouvrage plus sérieux; un ouvrage qui, on ose l'espérer, donnera également une liste pas trop incomplète des innombrables articles publiés par la grande voyageuse, et dont – à part quelques rares exceptions – on chercherait vainement les références chez Jean Chalon.

Jean-Pierre Voiret

LIU PAK-YUEN, *Les Institutions politiques et la lutte pour le pouvoir au milieu de la dynastie des Han antérieurs*, Paris, Collège de France-Institut des Hautes Etudes Chinoises, 1983, 494 pp.

Depuis longtemps, la sinologie d'expression française ne s'était pas penchée sur cette période si révolutionnaire de l'antiquité chinoise marquée non seulement par les débuts de l'empire, mais surtout par la mise en place des bases institutionnelles de la bureaucratie centrale.

Il faut ici saluer l'œuvre de M. Liu qui s'est efforcé dans sa thèse publiée par l'IHEC d'expliquer les combats politiques internes par la structure du haut appareil d'Etat. L'étude qui nous est proposée se divise en trois parties: les luttes pour le pouvoir, l'organisation de la cour impériale et la fin des Han antérieurs. Il n'est pas certain que ce découpage soit le mieux à même de rendre compte de la continuité desdites institutions, dans la mesure où celles-ci sont à peu près stables du début de la dynastie à sa chute provisoire sous Wang Mang. L'auteur analyse bien en effet l'extrême centralisation du pouvoir impérial et sa fragilité potentielle qui réside dans les royaumes détenus par les parents, proches ou lointains, du souverain. Si l'empereur Wu sut maîtriser les velléités d'indépendance politique ou militaire de ses vassaux, il dut compter tout comme ses prédécesseurs, avec la puissance des seigneurs (Liu parle de «marquis») fieffés par ses soins. On sait que cet équilibre fut rompu à la mort du souverain guerrier lorsque son héritier, âgé de huit ans, se retrouva seul sur le trône avec pour toute aide la présence à ses côtés du régent Huo Guang. Celui-ci, désigné par Wudi sur son lit de mort pour «faire office de duc Zhou», n'était en fait que le demi-frère de Huo Qubing qui guerroya contre les Xiongnu. Il avait par ailleurs assumé une charge aux côtés de l'empereur pendant une trentaine d'années. Le pouvoir fort instauré par cet homme dans le cadre des institutions existantes lui permit d'éliminer ceux dont l'ambition pouvait porter ombrage à sa volonté de puissance. Après avoir régné *de facto* sous Zhaodi, il choisit lui-même l'héritier de ce dernier en -74. C'est à ce moment que se place l'épisode du roi de Changyi qui ne reste que quatre semaines sur le trône de Chine, car il avait commis l'imprudance de faire nommer à des postes-clés tous ses hommes de confiance qui menacèrent aussitôt la dictature de Huo Guang. Ce dernier mit alors en place l'empereur Xuan (r. -73 à -49) qui devait poursuivre la lignée des Han jusqu'à l'aube de leur première chute. M. Liu parvient, grâce à sa connaissance approfondie des deux premières Histoires dynastiques, à nous faire saisir toute la complexité des mécanismes bureaucratiques du pouvoir central. On peut sans doute lui reprocher de ne pas rechercher en dehors du *Shiji* et du *Hanshu* les causes moins apparentes de l'évolution politique qu'a connue la Chine du -I^o siècle. Le lecteur pourra en effet regretter l'impasse presque totale faite sur les aspects économiques et sociologiques de cette période au seul profit du système institutionnel (voir la remarque de J.-P. Diény dans sa Préface, p. II). Cette vision quelque peu unilatérale des problèmes a néanmoins l'immense mérite de faire connaître aux non-spécialistes une structure politique réellement complexe dans laquelle tout profane éprouve quelque difficulté à se repérer. La seconde partie de l'ouvrage est à cet égard du plus haut intérêt. Un index très fourni d'une quarantaine de pages permet par ailleurs de retrouver aisément tel ou tel titre de fonction dans cette véritable mer d'officiers. On aurait pu suggérer à l'auteur d'opter pour une double entrée (bilingue) qui aurait autorisé le passage du terme chinois à son équivalent français; les appellations des fonctionnaires étant parfois d'une redoutable obscurité.

Bien que cette entreprise ne revête pas l'ampleur souhaitée, on peut considérer qu'elle s'inscrit dans la lignée prestigieuse des ouvrages de référence existant déjà sur

l'administration des époques Tang, Song et Yuan. A ce titre, et à d'autres encore évoqués plus haut, ce travail mérite considération.

R. Mathieu

DAVID K. REYNOLDS, *Naikan Psychotherapy: Meditation for Self-Development*. Chicago, The University of Chicago Press, 1983. 170 pages. Acknowledgements, Introduction, Appendices, Bibliography, Index.

David K. Reynolds, Direktor des TôDô-Institutes in Los Angeles und Mitleiter des Health Center Pacific in Hawaii, ist bereits bekannt für seine zwei anderen Bücher über japanische Formen der Psychotherapie: *Morita Psychotherapy* (1976) und *The Quiet Therapies* (1980). Obwohl in Japan häufig praktiziert, ist die Naikan Therapie den meisten westlichen Psychologen und Gelehrten unbekannt. Mit *Naikan Psychotherapy* präsentiert Reynolds die erste detaillierte Beschreibung und Analyse der Naikan Therapie in westlicher Sprache.

Der erste Teil des Buches bietet eine an Daten reiche Beschreibung, wie die Naikan Therapie im Hauptzentrum in Nara und an anderen Orten Japans praktiziert wird. Der japanische Begriff *Naikan* bedeutet «nach innen schauen» oder «innere» (*nai*) «Betrachtung» (*kan*). Naikan ist eine Form der Selbstbetrachtung oder Meditation, bei der unser Verhältnis zu wichtigen Bezugspersonen hinsichtlich des Themas «geben und nehmen» reflektiert wird. Naikan dauert normalerweise eine Woche. Der Klient bekommt einen von einem Wandschirm abgeschlossenen Teil eines grösseren Zimmers zugewiesen. Gegen die Wand gekehrt sitzt er in dieser kleinen Welt und meditiert über Themen, die ihm vom Therapeuten gegeben werden. Die Naikan Selbstbetrachtung beginnt normalerweise mit der Durcharbeitung der Beziehung zur eigenen Mutter, wobei man so früh in die Kindheit zurückgeht, wie man sich noch erinnern kann. Man reflektiert dabei immer über einen fest umschriebenen Zeitabschnitt, z.B. die ersten drei Primarschuljahre. Dieser Prozess der Selbstbetrachtung wird nur durch kurze Interviews mit dem Therapeuten unterbrochen, in denen der Klient über seine Reflexionen Bericht erstattet. Dabei hat er immer die drei folgenden Fragen zu beantworten: (1) Was habe ich von dieser Person bekommen? (Geschenke, finanzielle Unterstützung, Dienste, Aufmerksamkeit, Liebe), (2) Was habe ich dieser Person gegeben? (Sachen, Dienste), und (3) Welche Sorgen und Unannehmlichkeiten habe ich dieser Person verursacht? Durch das Erinnern einer Vielzahl von solchen kleinen, spezifischen Vorfällen kommt der Klient zur Einsicht, dass er es versäumt hat, ein Leben zu führen, in welchem Geben und Nehmen in einem ausgeglichenen Verhältnis zueinander stehen. Wieviel nehmen wir gedankenlos und ohne Dankbarkeit, und wie wenig geben wir selbst der Welt zurück? Dadurch, dass der Klient lernt, Beziehungsverhältnisse mit den Augen des Andern zu sehen, ändert sich allmählich sein Verhalten. Wie Reynolds dies richtigerweise hervorhebt, produziert Naikan auch Schuldgefühle. Doch sei dies nicht die lähmende Schuld des Neurotikers, sondern eine realistische, gesunde Schuld, die den Klienten zu selbstlosen Taten ansporne.

Das folgende Kapitel präsentiert die Resultate einer Fragebogen-Untersuchung, die Reynolds 1978 mit Naikan Klienten und Therapeuten durchführte. Die übersetzten Fragebögen und ausführliche Tabellen mit Resultaten finden sich im Anhang des Buches. Die Resultate dieser Untersuchung fallen manchmal ziemlich trivial aus, zum Beispiel: je vertrauter ein Klient mit der Naikan Weltanschauung ist, desto tiefer geht seine Selbstbetrachtung. Interessantere Schlussfolgerungen, wie z.B. die Beobachtung, dass Naikan heutzutage weniger Schuld und Reue betont und statt dessen um so mehr Freude, Dankbarkeit und das Gefühl, geliebt worden zu sein hervorhebt, zieht Reynolds nicht aus seinen Fragebögen, sondern von seinen eigenen Beobachtungen als Aussenstehender.

Im Kapitel «Naikan Theory» diskutiert Reynolds den schwachen Punkt dieser japanischen Form der Psychotherapie: die Entwicklung einer wissenschaftlichen Theorie von Naikan. Naikan Therapeuten sind daran interessiert, Menschenleben neu zu gestalten. Theoretische Spekulationen interessieren sie weniger. Sie haben eine Methode gefunden, die ihren Klienten Nutzen bringt; von ihrem Standpunkt aus ist solcher Nutzen allein genügend. Naikan wurde von Yoshimoto Ishin, einem Priester des Jôdo Shinshû Buddhismus, gegründet. Deshalb liegen viele der philosophischen und ideologischen Wurzeln von Naikan im Jôdo Shinshû Buddhismus; dennoch geht Reynolds kaum oder nur oberflächlich auf den buddhistischen Hintergrund von Naikan ein. Das Aufstellen einer fundierten wissenschaftlichen Theorie von Naikan scheint eng mit den Bemühungen zusammenzuhängen, Naikan von den religiösen Färbungen zu befreien.

Die interessantesten Teile von Reynolds Buch sind die beiden Kapitel «Larger Theoretical Issues» und vor allem «Japanese Character. Another Look». Im Abschnitt über theoretische Fragen versucht Reynolds Antworten auf folgende Fragen zu geben: Kann diese Studie einer japanischen Therapie zu unserem Verständnis davon, was Psychotherapie überhaupt ist, beitragen? Was ergibt ein Vergleich von Naikan mit anderen westlichen und östlichen Therapieformen?

Reynolds macht in der Folge deutlich, dass die japanischen Psychotherapien nicht daran interessiert sind, Symptome zu eliminieren. Naikan will das Selbstbild in der Vergangenheit revidieren, und die Morita Psychotherapie hat eine konstruktive Verhaltensänderung zum Ziel. Verglichen mit diesen Zielen sind Besserungen der Beschwerden oder Symptome des Klienten nebensächlich. Sich vergangener Fehler erinnern und sich zu ihnen bekennen, resp. sie in einer Gruppe einzugestehen, setzt nicht nur im Neurotiker Energien frei, die zuvor zur Verdrängung der eigenen Schattenseiten gebraucht wurden. Hat man so ein neues Selbstbild, bzw. Selbstverständnis gefunden, ist es wahrscheinlich, dass die Beschwerden oder Symptome nachlassen. Das Verschwinden der Symptome ist jedoch nicht das Ziel, sondern nur eine Nebenwirkung der Naikan Behandlung.

Im Kapitel «Japanese Character. Another Look.» zeigt Reynolds einige neue Aspekte zum japanischen Charakter auf. *Nihonjinron*, die Diskussion um den japanischen Nationalcharakter, ist kein neues Phänomen. Bereits zu Beginn der Meiji-Zeit (1868–1912) und unmittelbar nach dem zweiten Weltkrieg gab es heftige *Nihon-*

jinron Debatten. Der jüngste *Nihonjinron* Boom begann anfangs der siebziger Jahre und bringt immer noch unzählige Bücher und Artikel zum japanischen Nationalcharakter hervor. Reynolds bringt mit seinen Überlegungen neues Licht in diesen Wald von Spekulationen. Er geht dabei von einigen grundlegenden Fragen aus, die in Zusammenhang mit Naikan stehen. Wieso sollten ausgerechnet die sozial so sensiblen Japaner eine Therapieform benötigen, die sie dazu anhält, ihre sozialen Beziehungsverhältnisse zu überprüfen und in Gleichgewicht zu bringen? Wieso sollten gerade die höflichen und rücksichtsvollen Japaner lernen, die Dinge mit den Augen des Anderen zu sehen?

Nach Reynolds steht die Wirklichkeit, wie er sie in der Naikan Praxis und in Naikan Bekenntnissen erfahren hat, ziemlich im Gegensatz zu einigen traditionellen Beschreibungen des japanischen Charakters und der japanischen Kultur. Der japanische Alltag fördere die Werte und Sichtweisen von Naikan in keiner Weise. Man müsse unterscheiden lernen, zwischen dem, was die Japaner *sagen*, was sie tun, und dem, was sie *wirklich tun*.

Reynolds Beobachtungen konzentrieren sich auf den zwei Themen des Selbstschutzes und der Kontrolle anderer. Gemäss Reynolds entspringen beide Themen einer weiblichen Perspektive. Selbstschutz und versteckte Kontrolle anderer (im Sinne von Manipulation) seien Eigenschaften, die zum Überleben der Frauen und ihrer Kinder in den meisten Gesellschaften notwendig seien. Zwei Hauptaspekte des Selbstschutzes in Japan sind die weit verbreitete Furcht, Fehler zu begehen, und der damit zusammenhängende Zug, sich für den sicheren Weg (*anzen na michi*) zu entscheiden. Nimmt man diese Argumente ernst, so muss man daraus schliessen, dass Japan eine Gesellschaft ist, die nach weiblichen Werten orientiert ist.

Der wichtigste Punkt für Reynolds jedoch ist die Kontrolle anderer: Wieso sind soziale Beziehungen in Japan beladen mit Ängstlichkeiten und Spannungen? Warum hängen die meisten Symptome von neurotischen Patienten in Japan mit Selbstbefangenheit und Schüchternheit in Gegenwart von sozial Höherstehenden oder Personen des anderen Geschlechts zusammen? Die Hauptursache, argumentiert Reynolds, sei die japanische Empfindlichkeit für Macht, die im sozialen Bereich ausgeübt wird. Viele andere japanische Eigenschaften könne man von dieser fundamentalen Macht-Sensibilität ableiten: *honne* und *tatemae* (inneres Gefühl und soziales Gesicht), der Gebrauch von sozialen Rollen zum Selbstschutz, das Geben von Geschenken, der Gebrauch von Vermittlern, positive Gefühle autoritären Figuren gegenüber, etc. Reynolds erwähnt auch, dass die Kehrseite von *amae* (der Wunsch, geliebt zu werden) die Angst vor Macht ist. Doi's Buch *Amae no kôzô* (Die Struktur von *Amae*, 1973) kann unter diesem neuen Aspekt mit Gewinn nochmals gelesen werden. Reynolds gibt auch eine kritische Übersicht über japanische Kleinkind-Erziehung und die Introversion-Extraversion Debatte. Dann nimmt er kritisch Stellung zu Ruth Benedict's Buch *The Chrysanthemum and the Sword* (1946), einem Klassiker unter den Büchern zum japanischen Nationalcharakter, worin Benedict die japanische Kultur als *shame-oriented* darstellt, im Gegensatz zum Westen, der *guilt-oriented* sei. Reynolds kritisiert vor allem diese Entweder-Oder Sichtweise; Japan sei nicht *shame-oriented* oder *guilt-oriented*, sondern beides.

Dieses Kapitel über *Nihonjinron* ist sehr interessant zu lesen und vermittelt dem Leser einige neue Einsichten zum Verständnis japanischer Eigenschaften und der japanischen Kultur. Das Buch schliesst mit einem Bericht über ein einwöchiges Naikan-Experiment in den USA, das anscheinend recht erfolgreich verlief und zur weiteren Verwendung von Naikan im Westen ermutigt.

Reynolds Buch *Naikan Psychotherapy* ist eine an Daten reiche Beschreibung und kritische Untersuchung der Naikan Praxis in Japan. Dieses Buch ist nicht nur für Psychologen und Therapeuten von grossem Interesse, sondern verdient auch die Beachtung von psychologisch orientierten Anthropologen und Ostasien-Spezialisten, da es wesentlich zum Verständnis der psychologischen Struktur der Japaner beiträgt.

Bruno Rhyner

U. HAARMANN und P. BACHMANN, *Die islamische Welt zwischen Mittelalter und Neuzeit*. Festschrift für Hans Robert Roemer zum 65. Geburtstag (Beiruter Texte und Studien Band 22), Beirut 1979, in Kommission bei Franz Steiner Verlag, Wiesbaden.

Die Festschrift für den verdienten langjährigen Präsidenten der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft und Lehrstuhlinhaber in Freiburg i.Br., der eine «Schule» gegründet hat, aus der vorzügliche Arbeiten und gute Nachwuchskräfte hervorgegangen sind, enthält 40 Beiträge von grösstenteils sehr bekannten Gelehrten. Es finden sich arabistische, iranistische, turkologische und semitistische Arbeiten auf den Gebieten der Geschichte, Literatur, Kunstgeschichte, Soziologie, Vergangenheit und Gegenwart betreffend, wie es der Titel ja ankündigt. Eine Bibliographie der Werke Roemers bildet den Abschluss. Die meisten Aufsätze wecken schon durch ihren Titel Interesse und machen den Eindruck, nicht aus der Schublade hervorgezogene Lückenbüsser, sondern Originalbeiträge zu sein. Ich erwähne als Beispiel nur die von den Herausgebern selber beigezeichneten, deren Titel lauten: «Ein arabischer Schriftsteller im Schwarzwald: ʿAbd al-Ḡaffār Mikkāwīs Erzählung Fi l-ḡābati s-saudāʿ» (Bachmann 44–55) und «Der Schatz im Haupte des Götzen» (198–229). So umfangreiche und so gehaltvolle Festschriften sind eine Seltenheit geworden, da in der Regel niemand mehr bereit ist, dies Genre noch zu finanzieren. Die vorliegende Festschrift ist daher als Glücksfall zu betrachten. Der Jubilar, der ja u.a. auch der Gründer des Deutschen Orient-Instituts in Beirut ist, das bisher alle Turbulenzen in der heimgesuchten Stadt überstanden und unter schwierigsten Bedingungen auch den Druck des vorliegenden Buchs überwacht hat, ist dieser schönen Ehrung würdig.

J. C. Bürgel

ROTRAUD WIELANDT, *Das Bild des Europäers in der modernen arabischen Erzähl- und Theaterliteratur* (Beiruter Texte und Studien Band 23), Beirut 1980, in Kommission bei Franz Steiner Verlag, Wiesbaden.

Die moderne arabische Literatur hat, wie die übrigen Literaturen in der islamischen Welt, unter europäischem Einfluss im 19. Jh. begonnen. Sie spiegelt seither die Denk- und Lebensweise der sich modernisierenden, entfremdenden und wieder findenden Araber und mithin auch ihre wechselnde Einstellung zum Westen. Dass diese nach anfänglicher Bewunderung zunehmend kritischer und selbstbewusster geworden ist, hat unterschiedliche Gründe, ist aber nicht zu bestreiten. So hielt der böse Europäer auch in die moderne arabische Literatur Einzug. Einem zum Untergang verdamnten, dem Materialismus verfallenen Europa und Amerika steht die Spiritualität des Ostens, genauer der Welt des Islam, gegenüber, der die Rettung für die Welt bereithält. Zu solchen Klischees haben sich zwar längst nicht alle arabischen Schriftsteller hinreissen lassen, aber doch u.a. ein so einflussreicher und begabter wie der führende Dramatiker Taufiq al-Ḥakīm. Dem negativen Bild des Europäers stellt sich das der Europäerin an die Seite, einer attraktiven aber unmoralischen Frau, begehrtes und bereitwilliges Objekt sexueller Abenteuer für in Europa studierende, reisende oder arbeitende Araber. Erst in jüngster Zeit zeigen sich aber auch wieder Korrekturen an diesen Bildern und eine differenziertere Sehweise tritt an die Stelle der weitverbreiteten Klischees. Mit stupender Belesenheit und scharfem analytischem Verstand behandelt die Verfasserin das faszinierende Thema auf 600 Seiten.

J. C. Bürgel

Der Dīwān des Rā'ī an-Numairī – Gesammelt und herausgegeben von REINHARD WEIPERT (Beiruter Texte und Studien Band 24), Beirut 1980, in Kommission bei Franz Steiner Verlag, Wiesbaden.

Der als «Hirt» oder «Kamelhirt» (*rā'ī l-ibil*) bekannte Dichter vom Stamme Numair – er war deren Sayyid oder Häuptling – ist einer der angesehensten Poeten der Umayyadenzeit neben den beiden Kampfhähnen Ġarīr und Farazdaq, in deren Dichterfehde er sich schliesslich hineinziehen liess, unterlag und aus Gram darüber kurz danach gestorben sein soll. Weipert hat aus den verschiedensten Quellen nicht weniger als 1431 Verse gesammelt und in alphabetischer Ordnung zu einem «Dīwan» zusammengestellt. Es handelt sich grösstenteils um Lobdichtung im Dienste umayyadischer Kalifen und Gouverneure, schwierige, archaisch klingende Dichtung, in der die Kamelsbeschreibung, die dem Dichter seinen Spitznamen eintrug, eine beträchtliche Rolle spielt. Die Edition ist mit aller wünschenswerten Akribie gemacht. Der Herausgeber wird hoffentlich dem Dichter auch noch eine deutsche Studie widmen, die über das kurze arabische Vorwort hinausführt.

J. C. Bürgel

W. MONTGOMERY WATT und ALFORD T. WELCH, *Der Islam I* (Die Religionen der Menschheit Band 25,1), Verlag W. Kohlhammer, Stuttgart etc. 1980.

Bei den neuen Büchern über Islam, die ständig und bereits zu häufig erscheinen, ist es fast das Interessanteste, festzustellen, wie der jeweilige Verfasser gewisse Fakten im Leben Muhammads und gewisse Züge seiner Religion darstellt, Fakten und Züge, die früher von christlichen Autoren mehr oder weniger scharf kritisiert zu werden pflegten, während inzwischen die meisten Islamwissenschaftler dazu übergegangen sind, in bezug auf negative Bewertung solcher Erscheinungen von Vorurteilen zu reden, die noch aus früheren Jahrhunderten nachwirkten. Um des Dialogs mit Muslimen willen ist es nun zweifellos erforderlich und wünschenswert, eine Neueinschätzung des Islam vorzunehmen und sich um ein angemessenes, religionsimmanentes Verständnis zu bemühen. Die Versuche, bisher europäischerseits normalerweise beanstandete Fakten verständlich zu machen, haben jedoch auch ihre Tücken, wie gerade dieses Buch wieder zeigt. Wenn man nämlich, eine bei Muslimen heute gängige These sich zueigen machend, behauptet, die islamische Expansion sei nicht dem Willen entsprungen, die Unterworfenen zu bekehren (S. 150f.), dann werden diese Kriege zu reinen Expansionskriegen, also imperialistischen Unternehmungen ohne jede Rechtfertigung, da sie ja in der Regel nicht auf Angriffe oder Bedrohungen reagierten. Und wenn man die – für den westlichen oder jedenfalls christlichen Betrachter unübersehbaren – Mängel im Lebenswandel des Propheten aus dem moralischen Niveau der Zeit rechtfertigt (142f.), so lautet das Resultat, dass Muhammad sich darüber also nicht erhoben hat, was in eklatantem Widerspruch zur muslimischen Überzeugung steht, wonach er der vollkommenste aller Menschen gewesen ist. Man sollte also wohl besser die Auffassung des gläubigen Muslims beschreiben, sie mit den historischen Fakten konfrontieren und auf jede Wertung oder gar eigene Rechtfertigungsversuche verzichten. Man erweist sonst der islamischen Sache u.U. eher einen Bärendienst.

Abgesehen von diesem Einwand, der, wie gesagt, auf viele neuere und neueste Islamliteratur zutrifft, handelt es sich bei dem vorliegenden Werk um eine reichhaltige, interessante, auf solider Sachkenntnis beruhende Darstellung, die ihren Leserkreis finden wird.

J. C. Bürgel

RICHARD GRAMLICH, *Die schiitischen Derwischorden Persiens* (Abh. f. d. Kunde des Morgenl., Bd. XXXVI, 1, 2–4 und XLV, 2), Franz Steiner Verlag, Wiesbaden 1965, 1976, 1981.

Dieses Werk des bekannten Schweizer Religionshistorikers und Islamisten umfasst drei Teile. Teil I behandelt die Affiliationen, Teil II Glaube und Lehre, Teil III Brauchtum und Riten. Das Werk beruht auf umfassender Quellenkenntnis und zahlreichen persönlichen Befragungen. Im ersten Teil werden die drei Orden *Daha-*

bīya, Ni^cmatullāhīya und Ḥāksārīya mit ihren Verzweigungen vorgestellt. Der zweite, umfangreichste Teil (über 500 S.) ist in drei Abschnitte gegliedert: Gott und die Welt, Der Orden und seine Glieder, Der mystische Weg, Teile, die natürlich ihrerseits reich untergliedert sind. So gibt es etwa im zweiten Abschnitt vier Kapitel, von denen das dritte «Der Scheich», fünf Unterkapitel hat, die z.T. noch weiter aufgefächert sind. Das vierte Unterkapitel «Die überirdischen Kräfte des Scheichs» hat z.B. die folgenden fünf Paragraphen: a) Das Wunder, b) Das Hellsehen, c) Der Blick, d) Das Wirkungsvermögen, e) die sog. Einfälle des Scheichs. Der dritte wieder schmale Band enthält äusserst interessante Mitteilungen über Kleidung, Lebensregeln, Brauchtum bei verschiedenen Anlässen (z.B. rituelle Begrüssung, Gabendarbietung, Betteln, Verleihung der Derwischmütze), Dīkr-Versammlungen, festliche Zusammenkünfte und die Aufnahme in den Orden. Auch diese Kapitel sind reich untergliedert. Es handelt sich um ein Standardwerk ersten Ranges, das den Verfasser in die vordersten Reihen der Erforscher islamischer Mystik rückt, und immer eine vorrangige Informationsquelle bleiben wird.

J. C. Bürgel

GOTTFRIED MÜLLER, *Ich bin Labīd und das ist mein Ziel*. Zum Problem der Selbstbehauptung in der altarabischen Qaside (Berliner Islamstudien Band 1), Franz Steiner Verlag, Wiesbaden 1981.

Das Buch ist einem der grossen vor- bzw. frühislamischen Dichter – er lebte von ca. 560 bis ca. 600 – gewidmet und stellt eine Art ausgedehnten Kommentars zu dessen preisgekröntem Gedicht (*mu^callaqa*) dar, dessen 88 Verse sich, wenn auch leider nicht ganz vollständig (es fehlen die Verse 53–56 und 78–88) sich über das ganze Buch verteilt finden, neben zahlreichen Zitaten aus andern Qasiden. Die Arbeit geht jedoch über die Interpretation dieses einen Gedichts weit hinaus und stellt den Versuch eines Neuansatzes zur Deutung der altarabischen Dichtung überhaupt dar. Das Stichwort der wichtigsten These wird im Titel genannt. Die Dichtung der vorislamischen Beduinen habe der Selbstbehauptung in einer unwirtlichen Natur gedient. Diese freilich nicht eben revolutionäre Theorie wird in einer schwierigen, mitunter jargonhaften Sprache vorgetragen, wie übrigens natürlich auch noch weitere damit verknüpfte Theorien. So sieht M. in der altarabischen Qaside den historischen Ausdruck einer Loslösung vom «Ursprungsmythischen». «Für die Qaside haben die alten Bindungen der Stammesreligion aufgehört, Antwort zu geben auf die Fragen nach dem Sinn des Lebens...» (116) «... die Praxis, die mit der Reise korrespondiert, ist eine permanente Gegenbewegung gegen die blosse Möglichkeit der Identifizierung mit einer ursprungsmächtigen Topik...» (117).

M. trägt Spekulationen einer modernen Philosophie und Soziologie in die altarabische Dichtung hinein, was einerseits interessant und reizvoll ist, andererseits aber die Gefahr der Über- und Fehlinterpretation in sich birgt. Trotzdem ist dies ein anregendes, intelligentes Buch, das man bei der Auseinandersetzung mit altarabischer Dichtung in Zukunft berücksichtigen muss.

J. C. Bürgel

ELIZABETH SCHOTTEN MERKLINGER, *Indian Islamic Architecture*. The Deccan 1347–1686. Published by Aris & Philipp LTD, Warminster, England 1981.

Obwohl die Architektur der islamischen Welt schon grossenteils katalogmässig erfasst ist, blieben die z.T. prachtvollen Bauten des Deccan bisher vernachlässigt. Das vorliegende Buch will diese Lücke schliessen. Es umfasst folgende Kapitel: 1. Historical Background, 2. Buildings used for Religious Activity, 3. Minarets, Chhatris, Chajjas, Wall Cresting, 4. Domes and Vaults, 5. Arches, Mihrabs, Portals, 6. Architectural Ornament. Ein 170 Nummern umfassender Katalog der Bauwerke in chronologischer Anordnung, 36 Grundrisse und eine Liste der Herrscher bilden den Abschluss. Das Buch ist mit 185 Schwarzweiss-Photos ausgestattet, die zwar künstlerischen Ansprüchen nicht genügen, aber doch eine lebhaftere Vorstellung von der Materie vermitteln. Der Text hat wissenschaftlichen Charakter und zeigt gründliche Vertrautheit mit der Fachliteratur. Zweifellos ein wertvoller Band und eine unentbehrliche Informationsquelle für alle an indoislamischer Kunst Interessierten.

J. C. Bürgel

FELIX KLEIN-FRANKE, *Die klassische Antike in der Tradition des Islam* (Erträge der Forschung Band 136), Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1980.

Entgegen dem, was der Titel erwarten lassen würde, behandelt der Verfasser hier vor allem Aspekte des sogenannten Arabismus, also der Rezeption arabischer und aus dem Griechischen ins Arabische übersetzter Texte im Abendland. Es geht ihm aber auch nicht um die frühe Phase dieser Rezeption, die mit der Übersetzung aus dem Arabischen ins Lateinische befasst war. Vielmehr setzt er erst im 15. Jh. ein, als das arabische Erbe im Abendland zunehmend unter Beschuss gerät, wenn es auch immer noch einzelne wortgewandte Verfechter findet, bis es durch den Fortschritt der europäischen Wissenschaften verdrängt und zum blossen Gegenstand historischer Forschung wird. Den Autor als Medizinhistoriker interessieren natürlich vor allem medizinische Texte. Er zitiert eine Fülle von Stimmen in diesem Streit, zuerst aus lateinischen Texten grosser Ärzte des 15., 16. und 17. Jahrhunderts, dann aus Werken von Medizinhistorikern wie dem Engländer Freind (1675–1728) und Arabisten wie Renaudot (1646–1720, Reiske (1716–1764) und vielen anderen bis hin zu namhaften Islamforschern und Wissenschaftshistorikern des 19. und 20. Jahrhunderts. Ein höchst interessantes, grundgelehrtes Büchlein, das man mit Gewinn und Vergnügen liest.

J. C. Bürgel

FELIX KLEIN-FRANKE, *Vorlesungen über die Medizin im Islam* (Sudhoffs Archiv. Zeitschrift für Wissenschaftsgeschichte, Beiheft 23), Franz Steiner Verlag, Wiesbaden 1982.

Dies ist eine Geschichte der Medizin im Islam, die Ullmanns Handbuch auf willkommene Weise ergänzt, indem sie die ideengeschichtlich, religionshistorisch und soziologisch relevanten Aspekte des mittelalterlichen Heilwesens in der islamischen Welt in den Mittelpunkt rückt. Die Kapitelüberschriften lauten: I. Die Medizin zu Beginn der islamischen Zeitrechnung, II. Die Ärzte zur Zeit der Umayyaden, III. Die Medizin im Zeitalter der ^eAbbasiden – Der Aufstieg der Medizin in Bagdad, IV. Die Medizin und die okkulten Wissenschaften, V. Die Übersetzungen griechischer Werke und ihr Einfluss auf die Medizin im Islam, VI. Die dogmatische Medizin. VII. Die empirische Medizin, VIII. Medizin und Religiosität im Islam. Der Verfasser vereint die Kompetenzen des Arabisten und Islamwissenschaftlers mit denen des Medizinhistorikers in einer höchst aufschlussreichen Studie, die ebenso sehr Licht auf das Wesen der islamischen Kultur wie auf die Geschichte der Medizin innerhalb dieses Mediums wirft.

J. C. Bürgel

Ibn Buṭlān, Das Ärztebankett. Aus arabischen Handschriften übersetzt und mit einer Einleitung sowie Anmerkungen versehen von FELIX KLEIN-FRANKE, Hippokrates-Verlag, Stuttgart 1984.

Dies ist eine amüsante geistreiche Satire aus der Feder eines mittelalterlichen arabischen Arztes – er starb 1066 A.D. – der aber nicht Muslim sondern Christ war. Er verfasste sein Werk in Konstantinopel, wo er sich im Jahre 1054 längere Zeit aufhielt. Der Ich-Erzähler kommt zu einem ihm unbekanntem Arzt in der syrischen Stadt Mayyāfāriqīn, und wird dort im Rahmen eines Banketts, das einige Fachärzte und einen Apotheker vereint, mit schwierigen medizinischen Fragen konfrontiert, die er nicht beantworten kann, obwohl er sich nacheinander als Internist, Augenarzt, Chirurg, Aderlasser und Apotheker ausgibt. Die medizinischen Fragen, z.T. übrigens komischer Natur, sind jedoch nur ein Gerüst, ebenso wie das Gastmahl nur ein Rahmen ist, innerhalb dessen Verse mit medizinischen Metaphern zitiert, der Verfall der Heilkunst beklagt, das Bild des Scharlatans, das uns in einer Reihe von Schriften arabischer Ärzte jener Jahrhunderte begegnet, einmal mehr und mit besonders satirischem Griffel entworfen wird u.a.m. Zu den medizinischen Fragen hat ein anderer Arzt namens Ibn Atrādī, ebenfalls nestorianischer Christ, im Jahre 1113 einen Kommentar verfasst. K.-F. hat beide Texte in ein angenehm lesbares Deutsch übertragen, mit einer gründlichen Einführung in Leben und Werk des Autors und mit wissenschaftlichen Anmerkungen versehen. Das bibliophil gestaltete, mit einigen Miniaturen ausgestattete Büchlein ist auch als Geschenk für medizinhistorisch interessierte Ärzte und Laien geeignet.

J. C. Bürgel

‘*Alī ibn Ridwān* «Über den Weg zur Glückseligkeit durch den ärztlichen Beruf». Arabischer Text nebst kommentierter deutscher Übersetzung herausgegeben von ALBERT DIETRICH (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Philologisch-historische Klasse, Dritte Folge Nr. 129), Göttingen 1982.

Mit «Glückseligkeit» ist durchaus auch irdisches Glück, Ansehen und Wohlstand, vor allem aber doch jene *eudaimonía* gemeint, die schon die griechische Philosophie, deren Geist die galenische und die arabische Medizin noch hier und da atmet. Der vorliegende kurze Text, im 11. Jh. entstanden, ist einer der wenigen, die sich neben der ungeheuren Masse rein wissenschaftlichen Themen gewidmeter Werke im medizinischen Schrifttum des arabischen Mittelalters mit Fragen der ärztlichen Ethik befassen. Die im Titel genannte Frage wird übrigens nur beiläufig im dritten Kapitel, das mit Abstand das kürzeste ist, behandelt. Es nennt als Weg zur Glückseligkeit vor allem «das Sich-befassen mit der Weisheit und Übung von Gerechtigkeit, Grossmut und Redlichkeit». Das erste Kapitel gibt einen Überblick über die Schriften des Hippokrates, eine umfangreiche Liste, die von den sonst aus arabischen Quellen bekannten Listen abweicht und daher schon die Aufmerksamkeit von Franz Rosenthal erweckt hatte. Das zweite Kapitel sucht die Lebenszeit von Hippokrates und Galen mit den übrigen den Arabern damals bekannten Daten aus der griechischen und römischen Geschichte in Einklang zu bringen, nach Rosenthal «an excellent chronological discussion». Text und Übersetzung sind nach altbewährter Manier verlässlich dargeboten und mit gelehrten Anmerkungen versehen.

J. C. Bürgel

DOROTHEA DUDA, *Islamische Handschriften I: Persische Handschriften*, Textband und Tafelband (Österreichische Akademie der Wissenschaften Philosophisch-Historische Klasse, Denkschriften, 167. Band – Veröffentlichungen der Kommission für Schrift und Buchwesen des Mittelalters. Hrsg. von H. Hunger, Reihe I: Die illuminierten Handschriften und Inkunabeln der Österreichischen Nationalbibliothek Band 4), Verlag der Österr. Akademie der Wissenschaften, Wien 1983.

«Der vorliegende erste Band eines Gesamtkatalogs der illuminierten Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek enthält neben Alben und Einzelblättern Handschriften und Sammelhandschriften, die vollständig oder zu ihrem grösseren Teil in persischer Sprache verfasst sind... Für den Kunsthistoriker ist daher erst nach Erscheinen des zweiten Bandes, der die arabischen und türkischen Handschriften enthalten soll, der Bestand an islamischer Buchmalerei der Wiener Sammlung mit Hilfe der beigegebenen Indices vollständig erschlossen.» (Einleitung) Der Textband umfasst die Handschriftenbeschreibungen (11–292) und die Verzeichnisse (293–367), erstere gegliedert in Alter Fonds, Neuer Fonds, Codices Mixti, Codices miniati und Kartensammlung, letztere aufgefächert in Literatur- und Abkürzungsverzeichnis, Liste der beschriebenen Handschriften in der Reihenfolge der Biblio-

thekssignaturen, Liste der im Katalog nicht beschriebenen Handschriften mit Dekoration, Verfasser, Titel, Maler, Kalligraphen, Kopisten, Stile, Besteller und Vorbesitzer, Einbände, Ikonographisches Register und Liste der Abbildungen und Farbtafeln.

Der Text, bei dem Frau Duda sich auf die wichtigen Arbeiten von K. Holter, der bereits einen Teil der Wiener Bestände beschrieben hat, stützen konnte, ist überaus sorgfältig und sachkundig und fusst auf breiter Berücksichtigung der vielsprachigen Fachliteratur.

Zu den Prunkstücken der Sammlung gehört ein Album für den Osmanischen Sultan Murad III., das 1572–1573 am Istanbuler Hof zusammengestellt wurde und «türkische, persische, zentralasiatische Miniaturen, Kalligraphien, Scherenschnitte, Lackmalereien und eine unermessliche Fülle reizvoller Ornamentik darbietet.» Es ist im Tafelband mit einer farbigen und 50 schwarzweissen Abbildungen vertreten. Zu nennen sind weiter eine Handschrift von Ḥwāgūs romantischem Epos Humay und Humayun, das auch sonst herrlichste Miniaturen inspiriert hat, datiert 831 h. = 1427/8 A.D. und Herater Schule, eine hervorragende, vermutlich in Schiras um 905–906 h. = 1500 A.D. ausgeführte Ḥamsa (die Fünf Epen) des Nizami in turkmenischem Stil mit 29 prächtigen Miniaturen, die alle, wenn auch leider nur einfarbig, abgebildet sind, u.a.m. Zahlreiche bekannte Maler sind vertreten, wenn auch die berühmtesten, Behzad und Reza-i ʿAbbāsī nur durch Schüler. Es ist erstaunlich, welche Reichtümer an persischen Miniaturen eine einzige europäische Bibliothek aufweist. Aber die Pflege, die ihnen hier zuteil wird, rechtfertigt wohl diesen Besitz. Frau Duda hat sich mit diesem hervorragenden Katalogwerk ein kaum hoch genug einzuschätzendes Verdienst erworben.

J. C. Bürgel

ROTRAUD WIELANDT, *Das erzählerische Frühwerk Maḥmūd Taymūr's*. Beitrag zu einem Archiv der modernen arabischen Literatur (Beiruter Texte und Studien Band 26), Beirut 1983, in Kommission bei Franz Steiner Verlag, Wiesbaden.

Mahmud Taimur gilt zusammen mit seinem jung verstorbenen Bruder Muhammad als der Begründer der modernen arabischen Kurzgeschichte, zu deren Etablierung und Verbreitung er allein schon durch den Umfang seines Oeuvres, aber auch durch die Durchschlagkraft seiner Erzählkunst mehr als irgendein anderer beigetragen hat. Aus vornehmer Familie, wuchs er noch in traditioneller Erziehung auf und hat eigenen Angaben zufolge seine Braut vor der Eheschliessung nie gesehen. In ihrer umfangreichen Untersuchung gibt die Verfasserin, die sich bereits mit ihrem Werk über das Bild des Europäers in der modernen arabischen Erzähl- und Theaterliteratur einen Platz in der vordersten Reihe der Experten dieser Domäne erobert hat, Inhaltsangaben für nicht weniger als 79 Erzählungen des neben Naḡīb Maḥfūz produktivsten aller arabischen Prosaisten unseres Jahrhunderts, in dessen Werk sich die ägyptische Gesellschaft in immer neuen Brechungen spiegelt. Den Inhaltsanga-

ben folgen jeweils kluge und kritische Kommentare. Der erste Teil des Buches enthält dagegen die «Systematische Analyse», in der «Das Bild der Wirklichkeit in den Erzählungen», «Typen von Erzählungen», «Elemente der Erzähltechnik», «Die Sprache der Erzählungen» und «Die Technik der Wiederveröffentlichung und Überarbeitung» erörtert werden. Die Autorin übt dabei wie in den Kommentaren auch Kritik und weist auf Schwächen, z.B. den statischen Persönlichkeitsbegriff, im Oeuvre Taymurs hin. Man kann sich gewiss fragen, ob ein inzwischen doch schon weithin verblasstes Werk eine derart intensive Beschäftigung überhaupt verdient. Andererseits ist alles in diesem Buch so vorzüglich, dass der hier gesetzte Standard auch bei der Behandlung jüngerer arabischer Autoren als Vorbild wirken wird oder sollte.

J. C. Bürgel